

CHAPITRE III

Louis-Marie quitte Rennes pour se rendre à Paris. — Le voyage. — Son séjour dans la capitale. — Saint-Sulpice. — Son ordination sacerdotale et sa première messe.

(1693-1700)

Louis-Marie avait commencé à Rennes ses études théologiques, et il comptait bien les achever dans cette ville. Mais, un jour, une demoiselle de Montigny qui habitait Paris vint visiter sa famille. Elle lui parla des séminaires de Saint-Sulpice, fondés, quelque cinquante ans auparavant, par M. Olier, et des grands avantages que ces saintes maisons offraient aux élèves ecclésiastiques pour leur avancement dans la science et dans la piété.

C'en fut assez pour inspirer au jeune théologien un vif désir d'y entrer. Malheureusement, il ne pouvait compter sur la modique fortune de ses parents pour réaliser son vœu. La Providence y pourvut par ailleurs, et l'instrument dont elle se servit dans la circonstance fut précisément la bonne demoiselle qui lui avait mis

au cœur ce pieux désir. Elle avait un peu de fortune ; elle offrit charitablement aux parents de Louis-Marie de pourvoir à son éducation cléricale en payant sa pension à Saint-Sulpice.

Une telle offre ne se pouvait refuser ; toute la famille en fut comblée de joie, mais surtout, on le pense bien, celui à qui elle procurait un bonheur inespéré.

Quelques jours plus tard, l'affaire était définitivement réglée, et le jeune homme se mettait en route pour Paris, où sa bienfaitrice l'avait devancé.

Il était si heureux de cette détermination, qu'il serait parti sans argent, sans trousseau, avec le seul habit qu'il portait, si ses parents n'avaient fait instance pour lui faire accepter un peu de linge, un habit neuf et la modique somme de dix écus. Par complaisance pour eux, il se chargea de ce léger bagage, qui eût paru bien insuffisant à tout autre. A lui il parut inutile et même gênant. Aussi s'empressa-t-il de s'en débarrasser le plus tôt qu'il put.

Au premier pauvre qu'il rencontre il fait l'aumône de son linge et de son habit neuf ; au second il donne tout son argent ; à un troisième qui se présente bientôt, n'ayant plus rien à donner, il propose d'échanger l'habit qu'il porte contre ses misérables haillons ; et ainsi dépouillé de tout, ne gardant plus pour tout bagage que deux trésors dont il ne se dessaisira jamais, à savoir, son crucifix et son chapelet, qu'il portait continuellement à la main, il fait en dix jours, à pied et en mendiant son pain, les soixante-seize lieues qui séparent Rennes de Paris.

Ce départ de la maison paternelle fut pour lui l'occasion d'un renoncement complet au monde, à l'héritage

patrimonial, à sa famille, à son nom même, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer. Il ne voulut plus rien tenir de ses parents, et, à partir de ce moment, s'abandonna entièrement aux soins de la divine Providence. Si nous en croyons l'historien Grandet, il ne tarda pas à faire l'épreuve de sa tendre sollicitude à son égard.

Quand Montfort arriva à Paris, en 1693, « il s'en fut loger, dit-il, dans un petit trou d'écurie où la Providence lui envoyait à manger, sans qu'il demandât rien à personne. »

Le lecteur s'étonnera sans doute de cette manière de faire, objectant que notre voyageur, fatigué de la route parcourue, avait un pied-à-terre tout naturellement indiqué chez la bienfaitrice qui l'attendait.

Montfort n'en jugea pas de la sorte, et il n'agit ainsi évidemment que par humilité et mortification.

Mais ce n'est là que le commencement de ce que la *vaine prudence du siècle* appelle les excentricités de la sainteté de notre héros, incapable qu'elle est de comprendre toute la sublimité de ces abaissements, toute la sagesse de cette folie volontaire embrassée généreusement pour l'amour de Jésus-Christ et de sa croix.

Quand elle vit son protégé dans l'accoutrement misérable que nous avons dit, M^{lle} de Montigny éprouva elle-même plus que de la surprise, elle en fut comme humiliée ; et, au lieu de le présenter à Saint-Sulpice, elle le conduisit dans une petite communauté récemment fondée par M. de la Barmondière en faveur des étudiants ecclésiastiques pauvres.

« Le premier sacrifice que fit M. Grignon en arrivant à Paris, dit M. Blain, son condisciple, fut celui de la curiosité. Il avait fait un pacte avec ses yeux de ne leur

laisser rien voir de ce qui eût pu leur faire plaisir : rien de cette opulence, de cette magnificence, de tant de raretés et de chefs-d'œuvre de l'art qui rendent Paris la plus belle ville du monde et y attirent tant d'étrangers ; et il faut dire qu'il garda cette résolution comme un vœu, avec autant de fidélité et de fermeté. Comme il n'y venait chercher que la perfection, il ferma les yeux à tout ce qui en détournait : je dis qu'il les ferma, et ce terme n'a rien d'exagéré ; car il partit, huit ans après, de la capitale de la France, comme il y était entré, sans avoir rien vu qui pût satisfaire les sens, comme s'il eût été aveugle. Ceux qui l'ont vu savent qu'il portait les yeux si fort baissés qu'il ne pouvait voir qu'à ses pieds. On s'étonnait même qu'il pût se conduire dans les rues, et ce qui était plus étonnant, c'est qu'il savait où toutes les images de la sainte Vierge étaient placées dans les carrefours et sur les portes des maisons ; en sorte qu'en marchant avec M. Grignon dans les rues de Paris, ce qui m'est arrivé plusieurs fois aussi bien qu'à d'autres, on était également surpris et édifié de voir un homme qui ne levait jamais les yeux ôter souvent son chapeau pour saluer des images de la sainte Vierge sur les portes des maisons, qui y étaient effectivement, mais si obscures, que je ne pus les apercevoir qu'avec une recherche des yeux. »

« Il portait la mortification des yeux jusqu'à ne regarder personne en face, pas même ceux avec lesquels il vivait ou qu'il allait visiter... »

M. de la Barmondière fit le meilleur accueil au nouveau séminariste, en qui son expérience des hommes ne tarda pas à reconnaître une âme d'élite, un nouveau Louis de Gonzague.

De son côté, Montfort sut bien vite apprécier les éminentes qualités de son supérieur.

Après lui avoir ouvert son âme par une confession générale de toute sa vie, et lui avoir fait la confidence intime des faveurs extraordinaires dont il avait été l'objet de la part de Dieu et de sa sainte Mère, il lui fit connaître aussi les ardents désirs qui, comme des ailes de flamme, l'emportaient, loin des voies ordinaires, vers les sommets de la perfection.

Le fervent séminariste trouva dans son père spirituel le guide sage et dévoué qu'il lui fallait; aussi, fit-il en peu de temps, sous sa direction, de grands progrès dans la science des saints. La petite communauté de M. de la Barmondière lui parut un paradis sur terre : c'est ainsi qu'il en parlait dans une lettre écrite à sa famille, quelques mois après son arrivée à Paris.

Toutefois cette joie dont Dieu réjouit ses premiers pas dans la carrière ecclésiastique fut de bien courte durée.

Il était dans la destinée de Montfort de marcher à son but par la voie des épreuves, des contradictions; des peines de toutes sortes. Le divin Maître, qui voulait se former en lui un disciple selon son cœur, se plut constamment à jeter sa croix en travers de toutes ses démarches et de ses plus louables projets.

La croix n'est-elle pas, en effet, la marque divine des grandes âmes et des grandes entreprises?

Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que M^{lle} de Montigny lui fit savoir qu'elle ne pouvait lui continuer les secours promis pour sa pension.

Dans cette situation critique, qu'allait devenir le jeune lévite? Toute la communauté s'en émut; lui seul

ne parut pas s'inquiéter de son sort. Et, de fait, la Providence arrangea tout pour le mieux. Le bon supérieur, qui professait une si haute estime pour son élève, consentit à le garder quand même, mais à la condition qu'il accepterait, avec quelques-uns de ses condisciples, d'aller veiller, pendant la nuit, les morts de la paroisse de Saint-Sulpice, et abandonnerait à la communauté, à titre de pension, la rétribution attachée à ce pénible service.

Montfort accueillit avec joie cette proposition, et s'acquitta de sa nouvelle fonction avec tout le dévouement qu'on pouvait attendre de lui.

Son tour de veille revenait trois ou quatre fois par semaine.

Voici, d'après le témoignage de M. Blain, comment il employait le temps qu'il passait auprès des morts.

« Il donnait à l'oraison quatre heures entières, toujours à genoux, les mains jointes, et comme immobile; ensuite, deux heures à la lecture spirituelle; les deux suivantes au sommeil, et ce qui restait à l'étude des cahiers de théologie, dont il allait prendre les leçons en Sorbonne avec le reste de la communauté... Il se plaisait, dit-il encore, à découvrir la face des morts et à considérer à loisir, dans leur laideur et leur difformité affreuse, le charme trompeur d'une jeunesse et d'une beauté évanouies, et la folie extrême de ceux qui s'en laissent enchanter. »

Une fois, il eut à veiller un jeune homme de qualité, frappé de mort au sortir d'un lieu de débauche. Son cadavre répandait une infection insupportable, au point que les porteurs attestèrent, le lendemain, qu'ils n'en avaient jamais senti de pareille.

Une autre fois, c'était une des premières dames de la cour, renommée pour sa beauté. En vingt-quatre heures, son visage était devenu tellement hideux, et d'un aspect si repoussant, qu'on ne pouvait en supporter la vue.

Plus tard, devenu missionnaire, Montfort saura mettre à profit ces terribles leçons de la mort; il y puisera, pour ses sermons et ses cantiques, ces images épouvantables, ces accents d'une éloquence foudroyante, qui réveillaient de leur léthargie les pécheurs endurcis, et les jetaient contrits et repentants à ses pieds.

Sur ce sujet de la mort, sa lyre poétique a rendu des sons qui ressemblent aux tintements d'un glas funèbre. D'autres fois, on croirait entendre l'ange des tombeaux jetant à tous les échos du monde les stridents éclats de la trompette du jugement.

Qu'on écoute plutôt ces strophes lugubres qu'il intitula lui-même le *Carillon de la mort* :

Il faut mourir ! il faut mourir !
De ce monde il nous faut sortir !
Le triste arrêt en est porté ;
Il faut qu'il soit exécuté.

A la mort, à la mort,
Pécheur, tout finira !
Le Seigneur, à la mort,
Te jugera !

Et celle-ci, n'est-elle pas encore une reminiscence de ces veillées des morts dont nous parlons plus haut ?

Esclaves de la vanité,
Que deviendra votre beauté ?
L'infection, la puanteur
Vous rendront un objet d'horreur.

Tout en s'exerçant à la piété, suivant le conseil de l'Apôtre, Montfort ne négligeait nullement les études théologiques, et, sous ce rapport, ses maîtres n'hésitaient pas à le préférer aux plus excellents sujets de la communauté. Il fut donc, sans conteste, jugé digne d'être promu aux saints Ordres, et, le 18 septembre 1604, le pieux lévite fit son premier pas dans la cléricature en recevant les Ordres mineurs.

Peu de temps après, M. de la Barmondière mourait. Sa petite communauté ayant été dispersée, Montfort se vit dans l'obligation d'aller frapper à la porte d'une autre communauté, plus pauvre encore que la première, dirigée par M. Boucher.

Là, sans doute par suite des privations qu'il endura, il tomba dangereusement malade; il fut aussitôt transporté à l'Hôtel-Dieu; et, au moment où l'on jugeait qu'il n'y avait plus pour lui aucun espoir de guérison, il se rétablit d'une manière si subite, qu'on ne put s'empêcher de regarder la chose comme un événement surnaturel.

Puis, enfin, la divine Providence lui fit ouvrir toutes grandes et gratuitement les portes du petit séminaire de Saint-Sulpice, où il était déjà avantageusement connu. Sa réception, racontent ses historiens, fut une vraie fête pour toute la communauté. D'après le témoignage de M. Blain, le supérieur de la maison estima son entrée une véritable faveur du Ciel, et fit réciter le *Te Deum* « pour remercier Dieu de lui avoir envoyé un si saint lévite ¹ ».

¹ Une dame d'Alègre ayant fondé une bourse de cent cinquante livres pour l'entretien d'un séminariste à la communauté de M. de la Barmondière, quand cette communauté fut dissoute et réunie au petit séminaire de

Si rien n'est maternel comme Saint-Sulpice, au dire de Fénelon, rien n'est plus crucifiant pour la jeunesse que cette maternité surnaturelle, qui force à se renoncer à soi-même pour revêtir l'homme nouveau, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour Montfort, ce renouvellement intérieur, effet d'une grâce spéciale dont il avait été prévenu de bonne heure, était déjà accompli en partie, quand il entra dans ce noviciat de la vie sacerdotale. Il y trouva néanmoins les moyens de parfaire encore ce travail bien avancé, mais sans pouvoir dépouiller, en passant par le moule sulpicien, les inclinations natives, les manières, le ton, l'originalité de sa piété, en un mot tout cet ensemble qui constituait sa personnalité individuelle, telle que l'avaient faite la nature et la grâce.

Ce fut pour lui, ainsi que nous le dirons plus loin, le sujet des plus rudes épreuves.

Durant les cinq années environ qu'il passa à Saint-Sulpice, de 1695 à 1700, sa science, non moins que sa ferveur, prit un merveilleux accroissement.

Sa science théologique, elle parut surtout avec éclat dans la soutenance publique d'une thèse *sur la grâce*, où ses contradicteurs, en vue, peut-être, d'incriminer sa piété suréminente, cherchèrent à l'embarrasser par tous les moyens, sans pouvoir réussir à autre chose qu'à mettre davantage en relief ses connaissances sérieuses et approfondies en cette matière difficile. Montfort leur donna, en même temps, la preuve que *la*

Saint-Sulpice, elle désira que ladite bourse fût attribuée à M. de Montfort. Mais, comme elle était insuffisante, M. Bouin, le supérieur du petit séminaire, fit obtenir au titulaire un bénéfice supplémentaire de cent livres situé à Saint-Julien-de-Concelles, à quelques lieues de Nantes.

piété est utile à tout, et que celui-là est bien enseigné qui écoute les leçons de l'Esprit-Saint plus encore que celles des docteurs les plus en renom. On lui avait défendu, quelque temps auparavant, d'aller prendre des leçons en Sorbonne.

Quant à sa piété, il lui donna un libre cours en tout temps et en tout lieu. Même pendant les récréations, il semblait prolonger son oraison, et n'ouvrait la bouche que pour parler de Dieu et surtout de Marie, *sa Mère*, dont il ne se lassait point d'exalter les grandeurs et les bontés.

On lui en fit un reproche; mais, malgré ses efforts pour se conformer à cet avis, il ne put jamais se corriger de ce défaut, si toutefois l'on peut donner ce nom à cet excès de ferveur du pieux séminariste. C'est bien ici le cas de dire que *la bouche parlait de l'abondance du cœur*¹.

Propager la dévotion à Marie parmi ses disciples et les attacher plus étroitement au service de *sa bonne Mère* était l'une de ses occupations les plus chères².

¹ Il était si intérieur et si constamment occupé des choses de Dieu qu'il ne pouvait s'en distraire et y revenait d'instinct, même au milieu des jeux. Quand l'obéissance lui faisait un devoir de s'y livrer, il savait toujours les ramener à cette fin et spiritualiser agréablement toute chose. C'est ainsi qu'il avait inventé ou modifié un jeu, dans ce double but. C'était une poignée de brins de paille appelés *jonchets* sur chacun desquels il écrivait le nom d'une vertu : par exemple, la charité valait cinquante, la foi quarante, l'humilité trente, etc..., et celui qui en tirait davantage du tas, mais sans faire remuer les autres, à l'aide d'un crochet *ad hoc*, celui-là gagnait la partie.

² S'inspirant d'un ouvrage de M. Boudon, le pieux archidiacre d'Évreux, sur *le saint Esclavage de la Mère de Dieu*, du consentement de M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, il fit connaître cette dévotion dans le séminaire, après avoir adopté un léger changement dans la formule d'association où il substitua à la qualité d'*esclaves de Marie* celle d'*esclaves de Jésus en Marie*.

Il avait été chargé de l'entretien et de la décoration de la chapelle de la sainte Vierge, qui se trouve derrière le maître-autel, au fond de l'église de Saint-Sulpice : Dieu sait avec quelle joie, avec quel empressement, avec quel amour il s'acquittait de cet emploi, qui allait si bien à ses goûts !

Sa mortification était continuelle, mais réglée toutefois par l'obéissance ; et cette contrainte elle-même n'était pas assurément la moindre de ses pénitences. Il savait, d'ailleurs, que *l'obéissance vaut mieux que le sacrifice*. Nul n'était plus humble que lui : il recherchait les croix et les humiliations avec la même avidité que d'autres recherchent les honneurs, leurs satisfactions et leurs aises.

La vérité historique nous fait ici un devoir de dire qu'il fut servi à souhait au séminaire de Saint-Sulpice, et de la part de ses maîtres et de la part de ses disciples. Il semble, en effet, Dieu le permettant ainsi pour épurer davantage la vertu de son serviteur, qu'une sorte de conspiration momentanée ait été ourdie entre eux, pour lui faire subir tous les genres d'avanies et de rebuts. On tourna en dérision ses manières et jusqu'à sa piété, qu'on disait singulière, affectée et fausse.

Mais Montfort traversa cette épreuve avec un calme, une patience, une résignation qui ne se démentit pas un instant ; il se méprisait lui-même plus qu'on ne paraissait le mépriser, et ne savait qu'une chose, obéir et se taire.

L'homme obéissant chantera ses victoires, dit l'Écriture. Une semblable récompense était réservée à Montfort à la suite de cette dure épreuve. Bientôt, en effet, la persécution cessa : au bout de six mois, chacun

rendit au saint jeune homme l'estime et l'affection que méritait sa vertu.

Ses maîtres lui confièrent les emplois les plus honorables de la maison : ceux de catéchiste, de maître des cérémonies, de bibliothécaire. Enfin il fut choisi, avec un de ses condisciples, pour aller faire, au nom de toute la communauté, le pèlerinage annuel à un sanctuaire de Marie, selon le pieux usage établi par M. Olier, et continué, de nos jours encore, par ses successeurs.

Le but du pèlerinage de cette année-là fut le célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Chartres.

Montfort et son compagnon partirent à pied et traversèrent ainsi les riches plaines de la Beauce, en vrais pèlerins, priant et prêchant d'exemple et de paroles, tout le long du chemin.

Arrivé à Chartres, à la tombée de la nuit, le zélé serviteur de Marie, sans tenir compte de la fatigue, alla tout droit à la crypte se prosterner aux pieds de *Notre-Dame-de-Sous-Terre*. Il y revint de très grand matin le lendemain, communia, et ne quitta l'image de sa *bonne Mère* que le temps de prendre sa réfection. Comme saint Pierre sur le Thabor, lui aussi disait par son attitude recueillie qui ressemblait à de l'extase : *Il est bon pour nous d'être ici !*

Tel fut, en deux mots, le premier des nombreux pèlerinages qui marquèrent la vie de notre Bienheureux. Il contribua à le préparer à son ordination sacerdotale, dont le moment solennel approchait.

A cette époque, le fervent séminariste avait terminé ses cours de théologie, depuis quelque temps déjà ; sa conduite avait toujours été exemplaire ; il avait vingt-sept ans et dépassé de beaucoup, par conséquent, l'âge

requis par les saints Canons; rien donc ne s'opposait à son admission à la prêtrise. Néanmoins la proposition qu'on lui en fit l'accabla, et il fallut un commandement exprès de son directeur pour triompher de ses craintes et des répugnances de son humilité.

Montfort fut ordonné prêtre le samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte, le 5 juin 1700, par M^{gr} de Flamanville, évêque de Perpignan, délégué du cardinal de Noailles, archevêque de Paris.

« Le lieu qu'il choisit pour célébrer sa première messe, dit M. Blain, fut celui dont il avait eu tant de soin, depuis son entrée dans le séminaire, la chapelle de la sainte Vierge, située derrière le chœur, au fond de l'église Saint-Sulpice. J'y assistai : j'y vis un homme comme un ange à l'autel... »

Ce fut aussi le sentiment de tous ceux qui le virent s'acquitter pour la première fois de cette auguste fonction.

CHAPITRE IV

Les cantiques du Bienheureux; sujets; facilité et genre de sa poésie; citations.

C'est pendant son séjour à Saint-Sulpice que Montfort commença à composer des *cantiques*. Il continua toute sa vie. Un an avant sa mort, la mission de Saint-Pompain lui fournissait encore l'occasion de faire une composition de ce genre qui nous a été conservée.

Les cantiques ont tenu une place si importante dans l'œuvre des missions où nous allons le suivre bientôt, qu'il nous a paru bon d'en dire, dès maintenant, quelques mots ici, pour n'avoir pas ensuite à interrompre notre récit par cette digression nécessaire¹.

A un ami qui lui demandait un jour son avis sur les règles de la composition liturgique saint Bernard répondit en ces termes : « Que les pensées resplendissent

¹ Pour la composition de ce chapitre, nous avons utilisé deux études approfondies du sujet publiées, l'une dans la *Semaine catholique de Luçon* (nos 11, 12 et 13, année 1884), par le R. P. Fonteneau, de la compagnie de Marie; l'autre dans les *Études religieuses* (n° d'avril 1888), par le R. P. Bur-nichon de la Compagnie de Jésus.